

MICHEL CHRISTOL

**RÉCEPTION
À
L'ACADÉMIE DE NIMES**

Discours de bienvenue
de Monsieur Robert CHAMBOREDON
Président de l'Académie

Remerciements de
Monsieur Michel CHRISTOL
et éloge de son prédécesseur
Monsieur Maurice AGULHON

Vendredi 9 janvier 2015

DISCOURS DE BIENVENUE DE
M. ROBERT CHAMBOREDON
Président de l'Académie

L'ordre du jour appelle la réception de M. Michel Christol, succédant à M. Maurice Agulhon, décédé.

Le président Robert Chamboredon souhaite la bienvenue M. Michel Christol en ces termes :

« Enfin ! »

Le temps d'exprimer deux syllabes sur le mode exclamatif, les tableaux accrochés sur ces murs représentant Jean-François Séguier et François Germer-Durand se sont animés.

Et puisqu'il est de bon ton d'invoquer en ces lieux la tradition, le temps n'était-il pas venu de rappeler que l'article LXXX des statuts de 1805 qui ont, comme nos vénérés confrères, rejoint le royaume des ombres, stipulait qu' « outre le travail individuel exigé de chacun des académiciens ordinaires, il sera organisé dans l'Académie un travail commun [...] soit pour rechercher, conserver et décrire les inscriptions et autres monuments antiques non encore recueillis ; soit pour recevoir et mettre en état d'être publiés les manuscrits de *Séguier*, qui en sont susceptibles. »

Monsieur,

Du programme d'études portant sur les inscriptions en Gaule méridionale à la présentation, sous l'égide de l'Institut européen Séguier, de la *Dissertation sur*

l'inscription de la Maison Carrée de Nîmes par Jean-François Séguier, il y a de cela dix ans, ou encore avec la communication présentée en 2011 sur le faux épigraphique de l'abbé Folard, vous avez montré combien, sans l'ombre d'un doute, vous étiez le mieux placé pour opérer en la matière. Aussi, est-ce un très grand honneur pour l'Académie de Nîmes de vous accueillir en son sein en qualité de membre non résidant.

« Vous l'avez choisie, elle vous a adopté », ainsi pourrais-je résumer, de façon lapidaire, la relation que vous entretenez avec la cité nîmoise. Originaire de Castelnaud-de-Guers, dans la vallée de l'Hérault, à proximité de Pézenas, vous avez entrepris, au fil des ans, une « marche vers l'Est », en suivant peu ou prou le tracé de la *Via Domitia*. L'Orb franchi, vous avez effectué vos études secondaires dans les années 1950 à Béziers, chez les Frères des écoles chrétiennes puis gagné Montpellier où, après une année de lettres supérieures – *alias* l'hypokhâgne – au lycée Joffre, vous avez rejoint la Faculté des lettres et sciences humaines pour y suivre, jusqu'au diplôme d'études supérieures (DES), des études d'histoire couronnées, à votre première tentative en 1964, par la réussite à l'agrégation. Vous franchîtes alors le *limes* vidourlais et débutâtes votre carrière de professeur d'histoire et de géographie au lycée de Nîmes, de 1964 à 1967, au moment où il prit le nom de l'auteur du *Petit Chose* (1966). Vous étiez dans la place, mais pour peu de temps ; la Sorbonne vous ouvrant ses portes, vous quittâtes les bords du Vistre pour les rives

de la Seine et la montagne Sainte-Genève où vous avez effectué, jusqu'en 2008, la totalité de votre carrière universitaire, devenant en 1983, professeur d'histoire romaine, deux ans après avoir décroché le doctorat d'État.

Nîmes n'en demeura pas moins chère à votre cœur. Le lancement, précédemment évoqué, du programme d'études des inscriptions de la Gaule méridionale, au milieu des années 1980 en apporta la preuve. Au lieu et place de Narbonne, c'est sur la cité d'Antonin que vous avez jeté votre dévolu, et plus précisément sur son musée archéologique et la remarquable collection d'inscriptions qu'il abrita et qu'il abrite sous l'œil vigilant de ses conservateurs successifs : M. Victor Lassalle, Mesdames Christiane Lassalle et Dominique Darde, efficacement secondés par Monsieur Jean Pey, qui veillent aux destinées de cette véritable et vénérable institution qu'est L'École antique. Et c'est le plus logiquement du monde que vous avez édité en 1997, en collaboration avec Olivier Masson, les *Actes du X^e congrès international d'épigraphie grecque et latine* qui s'était tenu à Nîmes cinq ans plus tôt.

Avec vous, Monsieur, c'est un très grand historien de l'Antiquité romaine, internationalement connu et respecté, un numismate ou numismatiste et un épigraphiste hors pair, auteur d'une vingtaine d'ouvrages et de plus de deux cent cinquante articles publiés dans des revues françaises et étrangères que j'accueille au nom de l'ensemble des membres de notre Compagnie, avec fierté et humilité, tant sont impressionnants et dignes d'éloges votre *cursus* et votre œuvre.

*

Intitulé « Les marchands orientaux en Gaule méridionale à l'époque impériale romaine », votre premier travail universitaire, porte la marque de l'intérêt que vous portez aux questions économiques et sociales qui avaient alors la faveur de l'Université. Et qui sait ? si Louis Dermigny n'avait pas publié une dizaine d'années plus tôt (1952) sur « Les foires de Montagnac et de Pézenas au XVIII^e siècle », peut-être auriez-vous dirigé vos pas vers l'histoire moderne et serions-nous présentement compagnons en marchandise... Mais foin de vaines spéculations ! Au terme d'une maturation réalisée de la classe de première à l'entrée à l'Université, ce fut l'histoire romaine enseignée à Montpellier par Émilienne Demougeot qui l'emporta. Mais quoi ! il n'y a pas loin des caravanes de bateaux effectuant le commerce du Levant méditerranéen, à celles des dromadaires traversant le Sahara...

Et vous voilà plongé, le chantier de thèse ouvert, dans les délices des « sciences auxiliaires de l'histoire », si mal nommées, tant la place essentielle qu'elles occupent dans la fabrique et le renouvellement de la discipline chère à Cléo – et plus particulièrement de l'histoire ancienne (cf. archéologie) – ne saurait les cantonner à un rôle ancillaire. La quête, la restitution, l'analyse des inscriptions et des monnaies, ces sources dans lesquelles Louis Robert et Jean Babelon voyaient respectivement une « eau de Jouvence » et un « champ presque infini » ouvert à la discussion,

vous ont conduit à analyser les divers aspects de la crise que traversa l'empire romain au milieu du III^e siècle de notre ère, et à acquérir – si vous ne les possédiez déjà – les qualités sans lesquelles l'historien risque de s'égarer : curiosité, patience, circonspection, prise en compte du contexte spatio-temporel, logique et esprit critique avec en sus la sympathie et la modestie qui vous sont familières ainsi que le souci du partage.

C'est ce dernier qui vous a conduit à rédiger des manuels dans lesquels plusieurs générations d'étudiants ont appris les rudiments de l'histoire romaine. Il y a pour celle-ci le Christol, de même qu'il y a pour les temps modernes le Bennassar et l'Audisio, ou encore le Soboul et l'Agulhon pour l'époque contemporaine. Une réification honorant les auteurs qui ont consacré une part non négligeable de leur activité intellectuelle à venir en aide à celles et ceux souhaitant entrer dans la carrière en suivant leurs pas. Nul doute, mais c'est à vous qu'il revient d'en faire état, que la proximité de votre bureau avec celui de Maurice Agulhon à la Sorbonne, n'eût été l'occasion de fructueux échanges. Il avait la République française en partage, à commencer par la deuxième du nom ; vous aviez l'Empire romain, et plus précisément la crise qui l'affecta sous les empereurs Valérien et Gallien (253-268) vers lesquels William Seston vous avait orienté. Aurait-il pu trouver mieux au vu de votre parcours ?

**

Claude Nicolet, dont vous fûtes l'assistant, affirme

dans l'introduction de son ouvrage intitulé *La fabrique d'une nation La France entre Rome et les Germains*, que sa première rencontre avec l'histoire fut, en juin 1940, « l'effondrement, proprement impensable, non seulement d'une armée, mais apparemment aussi d'un régime, d'un État ». Il était de douze ans votre aîné lorsque vous naquîtes, quinze jours avant le déclenchement de l'opération Anton et le déferlement des hordes nazies dans la zone non-occupée en novembre 1942, au cœur des « années noires » alors même que la courbe de la natalité s'inversait et repartait à la hausse. Les périodes de crise majeure réservent des surprises, et vos parents y ont contribué. Deux voisins de naissance, les Biterrois Jean Moulin et Edgar Faure, œuvraient alors au redressement du pays : l'un en coordonnant les mouvements de résistance dans le Midi ; l'autre, après avoir témoigné en faveur de Pierre Mendès-France lors de son procès à Clermont-Ferrand, en gagnant l'Algérie fraîchement libérée où il rejoignit la France combattante.

Une autre crise pointait alors que vous commenciez vos études secondaires dans les années 1950. Les barrages dressés sur les routes par les viticulteurs languedociens attiraient l'attention sur les difficultés des petits et moyens producteurs plus de quarante ans près la révolte de 1907. Fils de propriétaires exploitants d'une dizaine d'hectares, la reprise de l'exploitation risquait d'être fort aléatoire à terme, aussi le choix d'accomplir de solides études était-il la sagesse même. Il vous est sûrement arrivé de méditer

le *Pro Fonteio* de Cicéron, peut-être d'entonner *Gloire au 17^e* de Montéhus, ou encore de rêver à la chance de François Mauriac, un de vos auteurs de prédilection, d'avoir hérité dans le Bordelais du domaine de Malagar avec son château.

Dans *La Cité à travers l'Histoire*, publié en 1961 et récemment réédité, l'historien américain Lewis Mumford a fait part de ses inquiétudes à propos des développements de la civilisation urbaine, de sa fragilité, deux siècles après les remarquables analyses de Richard Cantillon. Le sac de Béziers en 1209, celui de Rome en 1527 n'ont sans doute pas manqué d'évoquer chez vous, comme en écho, celui de l'*Urbs* par les Visigots d'Alaric en 410 et sa déploration par Rutilius Namatianus, descendant de propriétaires fonciers gaulois de Narbonnaise, sept ans plus tard : « Ô Rome ! À des peuples divers, tu as donné une partie commune ; en associant les vaincus à tes droits, tu n'as fait qu'une ville de ce qui était le monde entier. » Nous touchions alors au terme d'un processus amorcé à maints égards au milieu du III^e siècle dont vous avez dévoilé les tenants et rendu intelligibles les aboutissants à venir. Les périodes crépusculaires, pour douloureuses qu'elles aient été ou qu'elles soient, comme présentement, n'en sont pas moins riches d'enseignements.

Castelnaulais de souche, Biterrois et Nîmois d'adoptien, Parisien puis Gentilléen en résidence depuis plus de quarante ans, vous éprouvez le sentiment d'être

partagé entre Nîmes et le Languedoc. Ce n'est pourtant pas parce que la capitale compte aujourd'hui deux clubs dans le Top 14 que l'amateur de rugby à XV que vous êtes doit oublier que l'Association sportive de Béziers brilla au firmament de ce sport du début des années 1970 au milieu des années 1980. D'ailleurs, vos deux filles – Delphine et Maguelone – ne sont-elles pas venues au monde quand la cité d'origine de votre épouse Françoise remporta le bouclier de Brennus après être venue à bout du Club athlétique de Brive en 1972 et 1975 ? Et lorsque vous disposez d'un peu de temps, n'est-ce point en Languedoc que vous venez vous ressourcer ? Le temps d'écouter au théâtre de Béziers, entre deux déchiffrements d'inscriptions, *La Vestale* de Spontini ou *Attila* de Verdi, à moins que vous n'assistiez dans ses arènes à la *Fiesta brava* et aux faenas d'El Juli et d'Enrique Ponce, ou que vous n'alliez respirer le bon air de la Cerdagne, voire vagabonder jusqu'à Port Lligat, histoire d'admirer les œuvres de Salvador Dali, sans oublier pour autant de cultiver l'art d'être grand-père.

Vous êtes avant tout, Monsieur, un méridional, un fils de cette « Mère Méditerranée » chère au cœur de Dominique Fernandez avec qui vous avez cosigné un ouvrage chez Actes Sud. Il suffit pour s'en convaincre de consulter la liste des articles, communications et autres contributions que vous avez publiés : la province de Narbonnaise s'y taille la part du lion, sans parler des trente-cinq études rassemblées dans l'ouvrage intitulé

Une histoire provinciale La Gaule narbonnaise de la fin du II^e siècle av. J.C. au III^e siècle ap. J.C., paru en 2010. Quant au reste du monde romain, l'Afrique du Nord, à commencer par le Maghreb, l'Asie mineure et les trois grandes péninsules de la « Grande bleue » occupent une place sans commune mesure avec les régions voisines du *limes* breton, rhénan et danubien, réduites à la portion congrue même si vous estimez qu'il importe d'être le plus exhaustif possible.

Confronter l'histoire locale, à laquelle un oncle vous avait sensibilisé, et celle élargie aux horizons du monde ; s'exercer à cette gymnastique intellectuelle, à ce va-et-vient de la pensée permettant d'évaluer leurs apports réciproques, vous l'avez pratiqué très tôt. N'avez-vous pas, au début des années 1970, créé la revue *Études sur Pézenas et sa région*, devenue *Études héraultaises* en 1995 et publiée par l'association Études sur l'Hérault dont notre consœur – Madame Danielle Bertrand-Fabre – est la secrétaire générale ? Si vous avez présidé la Société française de numismatique (1983-1985), et le comité de rédaction de *Gallia* (1990-1994), assumé la direction des Publications de la Sorbonne (1989-2000) ou celle de la Fondation Avicenne à Cité internationale de l'Université de Paris (2001-2007), et j'en passe, vous êtes resté membre de nombreuses sociétés savantes en province, dont L'École antique et l'Institut européen Séguier créés dans la cité de Nîmes dont vous devenez en ce 9 janvier membre ordinaire de son Académie.

Voilà plus de vingt ans, Monsieur, que vous y êtes entré en tant que membre correspondant sous la présidence de Madame Christiane Lassalle (1992), et les deux communications que vous y avez présentées illustrent votre désir de faire connaître ce à quoi vous avez consacré une très grande part de votre existence : mettre en évidence le passé romain de la cité nîmoise à la faveur, entre autres, des apports de l'archéologie et de l'épigraphie afin de permettre une meilleure compréhension de son histoire toujours en construction.

En sus d'un très grand honneur, c'est un immense plaisir de vous recevoir au fauteuil de Monsieur Maurice Agulhon qui manifesta toujours beaucoup d'attachement et de sympathie à notre Compagnie, en présence de sa sœur et de son époux – M. et Mme Mesliand – que je remercie et salue respectueusement, de même que vos collègues et amis – MM. R. Huard et R. Pech – venus manifester ceans l'estime en laquelle ils vous tiennent.

En entrant en cette académie vous marchez sur les traces de Jean-François Séguier, Auguste Pelet, Eugène et François Germer-Durand, Gaston Maruejol, Camille Jullian, Félix Mazauric qui partagèrent l'intérêt que vous portez et l'affection que vous éprouvez pour l'histoire de l'Antiquité. Je n'aurais garde d'oublier Gaston Boissier, qui enseigna comme vous à la Sorbonne et fut élu, sur le conseil éclairé de François Guizot, à l'Académie française dont il devint le secrétaire perpétuel.

Au nom de l'Académie de Nîmes, j'ai le privilège de vous recevoir comme membre non-résidant et je vous souhaite, cher confrère, avec l'ensemble de ses membres, une très cordiale bienvenue.

REMERCIEMENTS

de Monsieur Michel CHRISTOL

Eloge de son prédécesseur

Monsieur Maurice AGULHON

Monsieur le Président de l'Académie,
Monsieur le Secrétaire perpétuel,
Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Le fauteuil où vous m'avez demandé de prendre place aujourd'hui afin de m'accueillir en votre sein est une des marques de la continuité. Continuité, car c'est lui qui immobilise tous ceux que vous accueillez comme membres, et qui viennent trouver une place au moment de l'entrée dans la compagnie. Continuité, car c'est de lui que s'élèvent au fil des séances les réflexions que vous souhaitez entendre et à qui vous donnez le temps de l'expression, puis celui de la discussion et de l'échange, ces derniers étant souhaités comme temps d'un dépassement.

Dans la salle des séances d'autres emplacements arrivent au temps long la compagnie que vous constituez. Ils sont peut-être moins perceptibles au non résidant, qui ne vit parmi vous ni la récurrence des assemblées ni les étapes d'un cursus. Néanmoins, puisqu'à plusieurs reprises vous m'avez honoré d'une invitation, j'ai pu observer combien l'organisation du lieu contribuait au bon fonctionnement de vos réunions.

Mesdames et Messieurs les Académiciens,
Mesdames et Messieurs, chers amis invités, chers amis historiens.

La salle des séances est donc un espace ordonné. Il

est aujourd'hui quadrillé de visages connus. Ce sont ceux des « parrains » : Gabriel Audisio, fondateur de l'Institut Séguier, collègue historien qui a su engager à Nîmes un projet novateur dans lequel s'unissaient les universitaires et les sociétés savantes ; le Dr Pascal Gouget, soutien assidu des activités de l'Ecole antique, au rôle si important dans une ville riche de son passé pré-romain et romain ; Daniel Jean Valade dont l'appui aux projets culturels, intellectuels et patrimoniaux concernant Nîmes s'exprime avec hauteur de vues, souci d'aboutissement et volonté de réussite. Ce sont aussi les visages connus de plus ou moins longue date, constituant les strates d'une amitié issue des scissions temporelles qu'imposèrent les étapes du métier : un temps de professeur de Lycée, entre 1964 et 1967, puis un temps de chercheur universitaire après 1984, doctorat sur l'histoire impériale soutenu et poste d'enseignement obtenu comme professeur dans l'Université de Paris-I. C'est alors que le déroulement des programmes scientifiques me conduisit à nouveau dans le Languedoc, à Nîmes et dans sa région : ce fut un choix volontaire, une occasion saisie que j'aurai tout à l'heure l'occasion de rappeler. Le Musée devint un point d'ancrage, où Victor et Christiane Lassalle, Dominique Darde et Jean Pey m'accueillirent avec la plus chaleureuse des amitiés ; le Carré d'Art, fleuron du rayonnement de la ville, était en train de remplacer la bibliothèque municipale Séguier, il était aisé de passer et repasser devant le Lycée Alphonse-Daudet, la Maison Carrée, parcourir à nouveau la rue Cité-Foulc, revenir au

Jardin de la Fontaine... et parler de Nîmes à Paris au point que dans la capitale je pus passer parfois pour Nîmois d'origine, compatriote de François Guizot ou de Gaston Boissier : il serait intéressant de savoir avec précision, comment est reçue en divers lieux de notre hexagone l'identité nîmoise. Je suis presque sûr que Maurice Agulhon dont je vais parler dans quelques instants avait tenté de scruter ce trait de nos mentalités. Mais revenons au fil conducteur du propos. Je pus aussi, en revenant à Nîmes et en élargissant les centres d'intérêt qui m'occupaient, mesurer toute la richesse culturelle et intellectuelle de la ville. Les sociétés savantes, où je savais qu'œuvraient des collègues historiens, Raymond Huard, Robert Chamboredon par exemple, étaient nombreuses et actives et les réunions, colloques ou congrès qu'elles organisaient faisaient converger vers Nîmes des collègues de France et de l'étranger, que j'eus toujours plaisir à rencontrer même si les spécialités pouvaient varier. Au même moment je côtoyais à Paris d'autres « correspondants » nîmois : on reparlera bientôt de Maurice Agulhon, mais il y avait aussi Daniel Roche, l'homme des Académies de province au XVIII^e siècle, l'analyste de l'Europe que vit passer Nîmes en ce temps, lorsqu'une constellation de beaux esprits se donnait rendez-vous chez l'illustre Jean-François Séguier.

Mesdames et Messieurs les Académiciens,

Votre confiance m'offre un autre gîte nîmois.

En m'invitant à succéder à Maurice Agulhon vous me faites un grand honneur, mais vous m'imposez une réelle épreuve. C'est en effet plus que d'un académicien que vous me demandez de présenter la personnalité et l'œuvre. C'est d'un grand ancien qu'il s'agit, artisan de même qualification, membre de la même corporation, celle des historiens, mes amis. Paradoxe de situation : j'eus l'honneur de le voir prendre place dans l'Université au sein de laquelle, librement, j'avais choisi d'enseigner. Jeune assistant, j'avais été émerveillé de pouvoir côtoyer à la Sorbonne des maîtres dont j'avais, comme étudiant, parcouru les travaux de grand prestige, Pierre Vilar en histoire économique, Edouard Perroy ou Robert Boutruche en histoire médiévale, Albert Soboul ou Louis Girard en histoire contemporaine. Maître-assistant j'ai vu arriver à Paris de grands professeurs, comme Maurice Agulhon en 1972. Plus tard ce fut Michel Vovelle qui d'Aix-en-Provence le rejoignit. Par la suite Maurice Agulhon a parachevé sa brillante trajectoire par l'élection au Collège de France, où l'appelait un autre grand Aixois, Georges Duby. Sa leçon d'ouverture suit immédiatement, le 11 avril 1986, celle d'un autre Aixois, avec qui j'avais noué de forts liens d'amitié, Christian Goudineau, titulaire de la chaire d'Antiquités nationales, dont la leçon est du 14 décembre 1984. Il retrouvait dans ce lieu d'excellence des hommes qu'il avait cotoyés entre 1946 et 1950 comme élève de l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, tel le philosophe Michel Foucault. Les tâches du

métier créent un certain isolement, les fragmentations administratives qu'imposent les organisateurs des établissements l'accroissent. Mais il y avait pour donner des occasions d'entretien ou d'apartés, les trajets dans la région parisienne – nous habitons tous deux dans la banlieue du Sud–, le voisinage dans les bâtiments de la Sorbonne – son bureau était contigu des nôtres et de notre bibliothèque–, et quelques amis communs qui étaient souvent, comme lui, spécialistes d'histoire de la France contemporaine. Ajouterai-je que ces derniers étaient souvent de Languedoc ? Il y avait aussi quelques sympathies plus secrètes qui ne pouvaient se révéler que progressivement, au hasard de confidences. Elles nous conduisirent à l'occasion vers Nîmes et vers des Nîmois.

Evoquer Maurice Agulhon (20/12/1926-28/5/2014) c'est d'abord s'intéresser à un Gardois qui, sans trop l'exprimer, a vécu partagé entre le Midi de la France et sa capitale. Il est né à Uzès, et dans un essai d'ego-histoire il explique pourquoi. Mais ses parents étaient instituteurs, à Pujaut, ce qui explique qu'il ait effectué les études secondaires au Lycée d'Avignon. Cet homme réservé a toutefois livré suffisamment d'informations sur sa vie pour que l'on sache combien ce qu'il reçut d'eux l'avait marqué. Ils représentaient parfaitement les maîtres de l'école de Jules Ferry, y ajoutant la marque de leurs convictions et pour le père celles d'un protestantisme issu des Cévennes. Dans le Gard de la fin du XIX^e et du début du XX^e, qu'a admirablement étudié Raymond Huard, ce métier et ces

origines pouvaient conduire à l'engagement républicain. Maurice Agulhon a, par quelques notations, mesuré toutes les influences familiales qui l'ont façonné. Celles de ses parents, aux convictions si originales, puisqu' « un autre de leurs principes, écrit-il, était précisément celui de l'égalité des droits des hommes et des femmes », qui venait s'ajouter à leur ferveur laïque et pacifiste. Celles du grand-père maternel aussi, « catholique anticlérical », « qui représente le mieux ces républicains typiques, issus du XIX^e siècle, qui sont mes héros ou mes objets historiques d'aujourd'hui ».

Le parcours suivi dans les études est, somme toute, celui que pouvaient espérer accomplir des esprits bien formés, parvenant à se joindre, par la ténacité et par le souci du travail bien fait, à ceux que Pierre Bourdieu a appelés « les héritiers ». Après les quelques pages très émouvantes de son exercice d'ego-histoire, paru en 1987, Agulhon s'est encore un peu retourné vers cette époque dans un de ses derniers ouvrages, paru en 2004 sous le titre *Histoire et politique à gauche*. C'est alors qu'il évoque la khâgne du Lycée du Parc à Lyon, puis la réussite au concours de l'École normale supérieure en 1946. C'est aussi, tout naturellement pourrait-on dire, la réussite à l'agrégation d'histoire en 1950, à la meilleure place.

Lorsqu'on était historien, et que l'on souhaitait porter attention au poids des structures économiques et sociales dans le mouvement historique, comme y invitait l'engagement politique qu'il partageait avec bien d'autres

de sa génération, la voie était quasiment tracée : un grand directeur de recherche de la Sorbonne, tel qu'Ernest Labrousse, et en conséquence une thèse « départementale ». Mais c'est un concours de circonstances qui orienta, comme par un jeu de hasards et de nécessités, son parcours ultérieur.

Nommé professeur d'histoire et de géographie au Lycée de Toulon (n'avait-il pas aussi envisagé Béziers ?), puis passé bien vite au Lycée Thiers de Marseille, le département du Var était à sa portée. Maurice Agulhon y implanta ses recherches pour la thèse de doctorat, un travail colossal qui, soutenu, donna lieu, immédiatement, à trois volumes salués comme trois réussites : *Une ville ouvrière au temps du socialisme utopique, Toulon de 1815 à 1851*, puis *La Provence post-révolutionnaire*, enfin *La République au village*. Il a toujours eu une faiblesse pour le premier d'entre eux. Mais des trois, c'est le dernier qui livre le mieux les orientations qui se dessinent dans la réflexion de l'historien, lorsqu'il établit que les paysans varois ne lui apparaissaient pas comme une force de résistance à la modernité. Ce constat, livré par l'examen scrupuleux de la documentation, venait heurter l'analyse de Marx, qui en l'occurrence ne lui paraissait pas pertinente. En revanche, pouvait se dévoiler vivement la marche vers la démocratie républicaine de la région étudiée, et dans la période étudiée. C'était un apport décisif, examiné d'une manière neuve, en mettant en évidence l'empreinte de ce qu'il appelle la sociabilité, c'est-à-dire à partir de l'observation

de situations sociales (l'habitat groupé, la diffusion des formes d'association) et de l'étude des pratiques sociales (dans lesquelles entre aussi la vie folklorique), tout ce qui entraîne ou provoque une plus grande intensité du vécu collectif, plus particulièrement dans les relations publiques, c'est-à-dire dans les horizons politiques. Encore fallait-il, pour sceller les infléchissements, donner un livre du souffle le plus ample, embrassant largement une question d'histoire : ce fut la parution, en 1973 de *1848 ou l'apprentissage de la République (1848-1852)*.

Trente ans après la parution de cet ouvrage, lors d'une réédition, Ph. Boutry, un plus jeune collègue de mon Université, jeune étudiant lyonnais lorsque l'ouvrage parut, a souligné la novation intellectuelle que contient ce livre, en offrant non un survol mais un exposé maîtrisé dans lequel se combinaient et s'entrecroisaient avec efficacité les plans locaux ou régionaux et le plan national. Le récit, qui emporte aussi par une réelle qualité littéraire, souligne qu'il s'agit d'un moment essentiel dans l'histoire nationale. Il expose la dialectique entre un niveau unifiant, qu'on ne saurait réduire à l'importance de Paris capitale, et les diversités qui prennent leur force dans les sous-ensembles constituant la nation, ceux-ci conservant leurs particularités et évoluant chacun à leur propre rythme ou de leur propre manière.

Lui-même, en 1998, en revenant sur l'ouvrage qui le fit peut-être le plus connaître, *La République au village*, et en posant à son propos la question « quoi de neuf ? »,

reliait fortement ces deux livres. Laissons-le parler :

« J'ai fait accepter pour titre *1848 ou l'apprentissage de la République*, ce qui signifiait d'une part que la République, comme régime, institution, idéologie, globalement faisait alors une expérience décisive pour son avenir, et d'autre part que, dans des régions comme la Provence, des masses importantes d'électeurs apprenaient pour la première fois à l'apprécier. Par ce deuxième aspect des choses, mon manuel d'histoire nationale était quelque peu dans le sillage de la thèse « varoise ».

Quelques traits de sa manière de faire de l'histoire se dégagent de ce jugement. D'abord l'attention scrupuleuse à la date qui fixe un ébranlement du temps court et aux phénomènes historiques qui doivent s'inscrire dans le temps et qui n'ont pas, tous, les mêmes caractéristiques au même moment. L'« apprentissage » : c'est un terme concret, qui contient une référence à du vécu et au modelage des comportements. Ce sont des gestes que l'on s'apprête à reproduire, c'est ce que l'on appellerait aussi un « pli » ou un « trait » de comportement, celui de l'exercice du suffrage universel, désormais élément constituant de la vie du citoyen. En effet ce droit, une fois exercé, ne pourra plus être remis en question, tant il a été « apprécié ». Avec ce mot, auquel il ajoutera un peu plus tard, dans un ouvrage qui sera évoqué plus bas, l'expression si magnifiquement connotée de « bond en avant », on entre dans le registre

des sentiments et des mentalités collectives, à l'analyse desquels Maurice Agulhon consacre alors toute son attention.

Il y a plus. En rapprochant, comme il dit, le « manuel d'histoire nationale » de la thèse « varoise », il livre peut-être plus qu'un pan de sa recherche. Il donne à lire une scansion dans sa propre biographie intellectuelle. En effet c'est alors qu'il « monte » à Paris, déplacement qui reproduit avec sa propre destinée un fait structurant de l'histoire des sociétés de la France méridionale à l'époque contemporaine. Il fait entrer sa propre existence dans ce qui constitue pour lui un champ de recherche essentiel : les rapports entre les régions qui constituent les fragments de la nation, mais qui ont une consistance propre, des caractéristiques bien identifiables, notamment des tendances politiques nettement marquées, et la nation elle-même, qui est faite de l'assemblage de ces particularités, Paris étant un lieu de convergences, de rapprochements et de confrontations, Paris pouvant aussi être un lieu de dépassements et de changements d'échelle, mais parfois d'effacement. Ce n'est pas d'opposition entre Paris et la province qu'il s'agit, du moins en principe, puisque d'abord il existe une pluralité provinciale et qu'ensuite, s'il existe un particularisme parisien dominant, fait de son rôle anciennement établi de capitale, rôle ancré dans le temps et soutenu par une mémoire historique, la contradiction n'est pas essentielle ou plutôt n'a point *a priori* à être posée comme telle.

Cet ouvrage constitue une charnière dans le parcours intellectuel de celui dont il m'appartient d'honorer la mémoire. Car c'est alors que Maurice Agulhon devient pleinement l'historien de la « République », mais à sa façon, toute singulière, et qu'il s'empare d'un sujet dont il dessine les contours selon une volonté à qui il donne aussi, peut-être pour faire concession aux autres, l'apparence d'un vagabondage. En réalité il lui donne la force d'une trilogie emblématique, sous l'égide de « Marianne ». Il analyse les symboles, comme un ethnologue, il met en évidence sa figure féminine, il traque les représentations de place publique par une enquête dans laquelle il mobilise les bonnes volontés, prêtes à partager le puissant élan républicain qui l'anime, et, retiré à Villeneuve-les-Avignon, il vint dans l'hôtel de la Rue Dorée peu après son élection comme membre non résidant vous entretenir de ce sujet qui le passionnait. Il suit aussi jusqu'à nos jours son histoire dans ses métamorphoses constitutionnelles, abordant à l'occasion, avec l'appétit d'indépendance et la soif de connaître, des sujets dont le choix pouvait intriguer ou surprendre : *Coup d'Etat et République*, paru en 1997, *De Gaulle. Histoire, symbole et mythe*, paru en 2000 et repris en 2002. On pourrait croire qu'à l'occasion il file des contrepoints ou qu'il se déplace en hétérodoxie. Mais il s'agit toujours de la liberté de recherche : il la joint à l'acuité de la réflexion et à la probité du compte rendu qu'il en fait.

Il était homme d'une grande fidélité. A ses convictions les plus profondes, à ses amis, à ses maîtres. Sur ces convictions. Il y a un aveu qui lui échappe lorsqu'il examine sa trajectoire personnelle, en 1987 dans l'exercice d'ego-histoire :

« Pourquoi est-ce que je suis ainsi ? C'est-à-dire politisé ? Politisé à gauche ? Politisé républicain ? C'est l'œuvre des conditionnements familiaux et culturels dont j'ai esquissé l'analyse ? Mais que cette fixation éclaire d'une inspiration commune toutes mes curiosités, quarante-huitardes bien sûr, « mariannolâtriques », associationnistes, ruralistes même (la République en France n'eût pas gagné sans la conquête des paysans), c'est l'évidence. Au fond mon histoire présente n'est guère moins idéologique et même, en profondeur, guère moins politique qu'à l'époque de mon entrée dans la carrière ».

Et, sans avoir varié, il apporte peut-être les réponses en 2004, une fois effectué le détour par une réflexion sur le général De Gaulle, en laissant l'éditeur réunir sur la couverture Jean Jaurès, Maurice Thorez et Karl Marx. Mais il avait lui-même livré le fond de sa démarche, en s'appliquant le jugement qu'il avait formulé sur l'acceptation progressive du régime républicain et sur l'apaisement des passions politiques. On parvenait, je le cite, à ce qu' « une démocratie véritablement libérale fasse accepter les diversités partisans, acceptation qui ne va pas

sans une véritable mais difficile relativisation par chacun de son propre choix d'idées ».

Sur ses maîtres. En se retournant sur ses trois ans de classes préparatoires, et en apportant un témoignage précieux sur l'atmosphère de Lyon à la veille et aux moments décisifs de la Libération, il mettait tout de suite au premier plan ses professeurs, d'histoire (le grand Joseph Hours, à qui il offre le premier volume de « Marianne »), de lettres, de philosophie, sans oublier tout ce qu'il avait appris de sa famille. Sans aucun doute il avait retenu l'exigence du travail bien fait, fruit d'une tension soutenue, à laquelle il s'astreint jusqu'au bout. L'exercice d'ego-histoire contient, me semble-t-il, deux observations significatives. Les voici.

D'abord sur les exigences du travail savant :

« On ne fait pas du bon travail dans une revue ou dans une société de spécialistes quand on n'y consacre pas *tout* son temps, on ne fait pas de bon livre quand on n'a pas vu *tous* les documents, on ne maîtrise pas un domaine quand on n'en suit pas *toute* la bibliographie, quand on n'est pas en correspondance avec *tous* les chercheurs en piste. La science est le résultat de la pleine maîtrise, et celle-ci provient de l'exhaustivité du savoir. Cette dernière enfin ne peut être obtenue sans une certaine étroitesse du champ. Il faut avoir le courage intellectuel d'en prendre son parti ».

Et d'autre part apparaît chez lui la hantise de ne pas constamment saisir l'essentiel, la peur de glisser dans la « dispersion » ; autrement dit : le « vagabondage ». Laissons-le encore parler, lorsqu'il jette un premier regard sur l'œuvre accomplie lorsqu'il arrive à Paris :

« En définitive je pouvais me poser à Paris comme un spécialiste d'histoire contemporaine de la Provence, d'histoire de 1848 et de la II^e République, d'histoire du mouvement ouvrier, d'histoire des paysans et de la politique en milieu rural, d'histoire de la sociabilité et des associations, d'histoire du communisme sous la IV^e République.

Est-ce un émiettement dont il conviendrait de s'écarter ? Je verrais dans l'expression de son sentiment un excès de scrupule. Pour une grande part il résulte de la diffraction de la diversité des analyses qu'il avait engagées, sous la direction d'Ernest Labrousse, pour composer sa thèse de doctorat. Et pour une autre part, le fruit de son regard d'historien posé sur sa pratique militante et sur un engagement fortement vécu jusqu'en 1960 : un ajout résultant de son expérience de citoyen. Je n'y vois rien de répréhensible, si je me hasarde à apporter un jugement.

Je puis donc évoquer à présent ses amis. Je m'intéresserai à une part d'entre eux, celle des historiens *et* communistes – pour lui la coordination exprime aussi une distinction et une mise à distance. Il tenait en très grande estime l'historien de la Révolution française, Albert Soboul (1914-1982), pupille de la nation, élève au Lycée

de Nîmes entre 1923 et 1935, et mort en cette ville en 1982, s'attachant, avec d'autres, à donner l'image la plus exacte du personnage. Dans le film qui retrace un parcours dans la bibliothèque dont il donna une partie à l'Université d'Avignon, il n'est rien de plus émouvant, alors qu'il était très diminué physiquement, que de le voir saisir la thèse de son ancien sur *Les sans-culottes parisiens de l'An II*, et d'en assurer une brève mais émouvante présentation.

C'est sans aucun doute les trois volumes intitulés *Histoire vagabonde*, parus respectivement en 1988 et 1996, qui livrent les chatoiements de la pensée agulhonienne en révélant, toujours avec une constance de manière, le souci de faire vivre dans les plus minces détails l'univers républicain dans l'exploration duquel il s'était engagé avec fougue et conviction. En effet, évoquer Maurice Agulhon c'est aussi s'attacher à décrire une manière de faire de l'histoire. Maurice Agulhon m'est toujours apparu comme un homme dont la pensée était d'une grande clarté, faite d'une retenue qui permettait d'insuffler dans la réflexion et dans l'expression de celle-ci toute la mesure nécessaire, d'y introduire la rigueur et la probité intellectuelles qui assurent les possibilités d'une discussion, voire d'un dépassement, s'ils sont nécessaires. Il savait poser son argumentation et la rendre opérante en donnant le sentiment qu'il la tenait toujours à distance, afin de se permettre une retouche, une inflexion, ou bien la pointe de fantaisie éclairante, souvent métaphorique, qui venait emporter la conviction, car elle

apparaissait comme la plus jolie, la plus heureuse et, finalement, la plus pertinente des conclusions.

C'est en parcourant le recueil des leçons inaugurales des professeurs du Collège de France que j'ai cru trouver un rapprochement intéressant. Je vous le soumets, mais vous jugerez de son éventuelle pertinence. Je l'ai trouvé dans la leçon prononcée le 29 avril 1987 par Marc Fumaroli, titulaire de la chaire de « rhétorique et société en Europe (XVI^e-XVII^e siècles) » (c'est le n° 103 de la collection des leçons inaugurales, alors que celle d'Agulhon porte le n° 98) :

« Penser, dans plusieurs langues romanes, dérive non pas du classique *cogitare*, qui implique « l'effort de se concentrer », mais du latin tardif *pensare*, qui avait signifié d'abord peser. Ce verbe évoque l'image attentive du peseur d'or qui éprouve le poids de ses pièces dans une balance... Peser, éprouver, sont des activités fort concrètes. Elles ne portent pas sur des « idées » évanescentes. Penser, avant de parler, avant d'écrire, c'est peser ses mots. Ce qui suppose une expérience antérieure de la parole et une capacité déjà acquise de prévoir ses effets ».

Maurice Agulhon, lorsqu'il se laisse aller à quelques confidences, comme dans un de ses derniers ouvrages intitulé *Histoire et politique à gauche*, paru en 2004, ou bien dans les *Essais d'ego-histoire*, laisse

entrevoir comment il lui paraît essentiel de penser ainsi, en pesant constamment le langage des archives et le langage des autres, en surveillant fermement son propre langage.

C'est ce qui caractérise la manière d'écrire, révélatrice de la force persuasive qui l'animait. Un de ses ouvrages considérés comme majeurs – et considéré par lui-même avec fierté – *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848*, paru en 1977–, est sans doute un modèle. Dans les bibliothèques il tient peu de place pourtant : 100 pages, mais il est vrai qu'elles sont composées d'une manière très resserrée. Le développement peut être comparé à un long fleuve canalisé, rendu majestueux par l'entreprise humaine. Les étapes de la présentation sont nettement dessinées, comme une succession de biefs navigables, qui s'enchaînent avec méthode grâce à des moments de transition vigoureusement construits. Leur scansion, qui fait progresser la compréhension du sujet, est toujours soigneusement marquée : on sait d'où l'on vient et l'on sait où l'on se trouve ; on peut donc s'engager plus avant. Avec clarté on saisit l'ampleur du mouvement qui progressivement couvre la France de cercles, de cafés-cercles et de cafés, instaurant une sociabilité égalitaire qui sera parachevée par la loi sur les associations.

Monsieur le Président,
 Monsieur le Secrétaire perpétuel,
 Mesdames et Messieurs les Académiciens, chers confrères,

Vous faites entrer dans le groupe des historiens, chez vous déjà bien présent, un spécialiste de l'histoire de l'Antiquité. La tâche s'avère redoutable que d'avoir revêtu cet habit au cœur de la cité de Plotine et d'Antonin, dont le passé a été si bien souligné par les travaux des grands érudits et antiquaires des temps modernes, et par tous ceux qui ont construit l'entourage culturel qui a vu naître la vocation de savant de J.-Fr. Séguier. D'autres ont pris la suite : Gaston Boissier domina de sa puissante stature de savant les lettres latines à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e. Présents dans la cité ils mirent en évidence la puissance des traces de son passé. S'ils s'en éloignèrent un peu, en raison des aléas de la carrière, ils conservaient en eux l'empreinte de « la patrie selon la nature », empruntant à son histoire les élans qui les orientaient vers de plus larges horizons. Ainsi procéda William Seston, mon maître parisien, né en 1900 à Lassalle, dans une famille paternelle enracinée de longue date dans le protestantisme cévenol – son père était pasteur : il avait été élève, puis il fut professeur au Lycée de Nîmes. Quelques documents majeurs de l'antiquité romaine de la province de Narbonnaise le conduisirent vers Arles ou vers Narbonne, promenades savantes qui auraient pu se prévaloir du droit à s'abandonner à une « histoire vagabonde », comme l'écrivit joliment plus tard Maurice Agulhon afin de donner titre à un beau recueil de ses travaux. Mais Seston avait aussi gardé en mémoire les portes et l'enceinte de la ville de Nîmes : elles figurent en bonne place dans un article dont il nourrissait aussi ses

conversations. Et dans ses dernières années, c'étaient les découvertes effectuées sur l'emplacement du Palais de Justice qui l'avaient intéressé.

Depuis qu'elle fut restaurée à l'époque napoléonienne, l'Académie a fortement œuvré pour mettre en lumière les traces du passé. L'archéologie du département du Gard – les archéologies pourrait-on préciser, tant les spécialités se sont multipliées –, de la préhistoire à l'Antiquité tardive et au Moyen Age s'est frayé un chemin dans ses travaux, parfois même y a tracé de larges avenues, comme au temps d'Auguste Pelet, d'Eugène Germer-Durand, de Félix Mazauric et de bien d'autres. Discipline d'accompagnement, l'épigraphie bénéficie d'un sort heureux, qui fait de Nîmes et de sa région une zone de multiples découvertes : la ville, mais aussi les campagnes s'enrichissent année après année de nouveaux documents. Ils informent sur la société, les croyances, les modes de vie ; ils donnent les moyens d'embrasser, d'une manière incomparable, la géographie humaine d'une grande cité romaine dans les institutions de laquelle se coula un peuple gaulois, celui des Volques Arécomiques ; ils alimentent sans cesse et ils stimulent la réflexion de tous ceux qui ont envie de pénétrer dans ce que j'aime appeler « le laboratoire nîmois ». Venir à Nîmes c'est toujours se porter à la rencontre de matériaux qu'il faut analyser, interroger, comprendre, mais avec quel plaisir de découverte et quelles satisfactions d'enrichissement !

Evoquons la collecte de ces matériaux, car elle fut de tout temps. Le sujet est sûrement engagé dès qu'on peut en prendre connaissance, par les copies qui sont reproduites par Poldo d'Albenas ou par d'autres antiquaires nîmois : il y a sûrement une préhistoire à leurs enquêtes. Sa connaissance impose de faire étape ou escale dans d'autres périodes que celle de l'Antiquité et, à l'occasion, de poser le regard sur les divers contextes de fabrication de l'histoire de la ville. L'œuvre de Léon Ménard marque une étape au milieu du XVIII^e siècle. Mais Jean-François Séguier assure sans aucun doute un dépassement, nourri qu'il était des armes les plus sûres, celles de la critique scientifique qu'il avait acquises en parcourant l'Europe et par sa familiarité avec Scipione Maffei. Lui-même, quand il se retire à Nîmes, installe son propre « laboratoire », avec ses livres et son réseau de correspondants. Son réseau régional, que l'on découvre dans sa correspondance, moissonne entre Nîmes et les Cévennes. Une tradition s'instaure, que nourriront par la suite les recherches d'Auguste Germer-Durand, de Félix Mazauric et de quelques autres, parmi lesquels on n'oubliera pas de citer Gaston Maruéjol. Mais évoquer Jean-François Séguier, c'est aussi jeter un regard vers un autre « laboratoire » nîmois de première importance, cher à quelques membres de notre Académie, et souligner tout ce que peut faire gagner aux uns et aux autres la complémentarité des intérêts scientifiques autour de projets bien circonscrits, en l'occurrence l'étude de la correspondance de ce grand savant, une des richesses

des fonds de la bibliothèque Carré d'art, monument d'architecture mais aussi institution culturelle de premier plan. Comment ne pas éprouver l'envie de revenir, au milieu de vous, sur la personne et sur l'œuvre de ce grand savant ?

Je vous dois aujourd'hui une confiance, après vous avoir dit comment la nomination de Maurice Agulhon au Lycée de Toulon avait contribué à conditionner le choix de son sujet de doctorat. Pourquoi m'être orienté vers les inscriptions de Nîmes ? Lorsqu'il s'est agi de mettre en place un programme d'étude sur les inscriptions de Gaule méridionale, la tâche avait été répartie en cités, suivant le découpage traditionnel des grands recueils savants. Certains plaidaient pour l'adoption d'autres grilles d'élaboration, en oubliant que l'organisation de la vie sociale des Romains reprenait le modèle idéal conçu par les Grecs : la cité, les provinces qui représentaient les conquêtes étant organisées sur ce modèle et les communautés qui s'y trouvaient étant invitées ou contraintes à vivre de la sorte, entrant peu à peu dans ce moule et s'y développant jusqu'à une assimilation plus ou moins parachevée. Les collections épigraphiques peuvent toujours être construites selon ce critère, car les inscriptions, quand elles sont publiques ou religieuses s'inscrivent pour l'essentiel dans le contexte politique de la cité, quand elles parlent de familles ou de parentés font entrer dans des réseaux aux horizons plutôt restreints. Les promoteurs du projet avaient jugé positivement de mes capacités à aborder un corpus documentaire ample.

Ils me proposèrent de choisir entre Narbonne et Nîmes, c'est-à-dire entre un millier d'inscriptions et un gros millier et demi. J'hésitai à peine quelques minutes. Ayant déjà approfondi les caractéristiques de l'épigraphie de la colonie romaine de Béziers, je pensais connaître par extrapolation les traits caractéristiques de l'importante collection épigraphique de Narbonne : il y avait trop de similitudes, issues du voisinage et peut-être même d'une part de vie commune aux premiers temps de l'histoire de la province. Ce que je connaissais de l'épigraphie nîmoise, me laissait envisager l'existence d'autres traits distinctifs. Il s'agissait aussi d'une cité, qu'on appelait certes *colonia*, mais qui semblait d'une construction originale, dont les caractéristiques méritaient d'être approfondies avec soin – de nos jours on dirait : revisitées. C'était toutefois une terre moins bien connue. Tout compte fait, sans abandonner le cas de Narbonne, je choisis Nîmes et tout l'horizon géographique qui accompagnait ce chef-lieu de cité, depuis Alès jusqu'aux sites du littoral, comme Lattes ou Espeyran, depuis les rives de l'étang de Thau, dans le département de mes ancêtres, jusqu'à la rive droite du Rhône. J'ose espérer que nous pourrions reprendre de tels sujets, notamment en évoquant des documents nouveaux.

Les travaux de Maurice Agulhon, dont je viens d'évoquer la vie et l'œuvre, se caractérisent aussi par une méditation ininterrompue sur l'histoire de France, sa construction progressive au XIX^e siècle et au début du XX^e. Son souci de plus en plus marqué d'arpenter

les chemins de l'histoire culturelle de la République l'a amené à ponctuer ses écrits d'études sur de grands repères intellectuels : Victor Hugo, Renan, Michelet. Mais l'Histoire était alors devenue un élément essentiel du « laboratoire » de recherche qu'il avait organisé, et même sa raison d'être. Dès lors « Histoire » et « France » (c'est-à-dire « nation ») sont devenus comme des mots inséparables, propres à définir un long moment, on pourrait dire à présent un « cycle » temporel, empreint par des caractéristiques dominantes et déterminantes. La période que parcourt Maurice Agulhon est le temps qui conduisit, de plus en plus fermement, les hommes des villes et des campagnes à évoquer aussi « nos ancêtres, les Gaulois », en les plaçant aux débuts d'une Histoire de France dont on doit penser qu'elle est une histoire nationale et non plus l'histoire d'une dynastie régnante.

Quelques ouvrages parallèles aux travaux de Maurice Agulhon sont venus occuper, plus fortement qu'il ne le faisait lui-même, ce canton de la recherche. J'insisterai plus particulièrement sur les deux livres de quelqu'un qui fut à la Sorbonne un de ses collègues éminents, et pour moi un grand ancien dans le domaine de ma spécialité, mais aussi plus qu'un maraudeur de l'histoire de la République – j'ai cité Cl. Nicolet – qui a écrit d'abord *L'idée républicaine en France*, s'attachant à une histoire des idées politiques, celle qui analyse des œuvres et que Maurice Agulhon distinguait soigneusement de l'histoire des mentalités politiques, qui analyse des comportements.

Il lui a ajouté, entre autres, un livre intitulé *La fabrique d'une nation. La France entre Rome et les Germains*, paru en 2003.

Dans la France du XIX^e siècle et du début du XX^e, quelques grands esprits éclairent les débats, souvent scientifiques, mais en débordant dans la vie culturelle quotidienne, où ils livrent de la matière à l'opinion publique. On peut rencontrer ainsi l'œuvre historique de François Guizot. On trouve Ernest Renan, dont Maurice Agulhon a su très bien analyser le ralliement progressif et raisonné au régime républicain. On trouve Fustel de Coulanges, auteur de *La cité antique*, dont l'élève préféré, qui eut la charge de parachever l'édition de son œuvre majeure, fut Camille Jullian (1859-1933). Issu d'une famille protestante originaire de Calvisson, mais établie à Marseille où il naquit en 1859, élève de l'École normale supérieure, Camille Jullian obtint la Chaire d'Histoire et d'Antiquités Nationales au Collège de France. C'est par lui que s'exprime le mieux la filiation intellectuelle de Fustel, à l'œuvre duquel il fournit un soubassement avec la monumentale *Histoire de la Gaule*. Ce sont ces liens qui nous intéressent, car ils se placent indiscutablement dans le cadre de la construction progressive d'une histoire nationale, dans la «fabrique d'une nation», pour reprendre l'expression forte de Claude Nicolet. Il me serait aussi agréable, si l'occasion se présente, de parcourir avec vous ce filon historiographique, et de revenir autant sur les temps forts ou les auteurs majeurs de cette épopée intellectuelle

que sur les premiers artisans de son engagement, ceux qui, en 1790, avaient vécu le grand événement qu'avait été la Fête de la Fédération et qui avaient placé la Nation et la Loi au dessus de tout autre principe.

Mesdames et Messieurs les Académiciens, chers confrères,

Mesdames et Messieurs les invités,

Chers amis historiens,

Ce n'est pas sans émotion que j'ai parcouru l'œuvre si riche et si humaine de Maurice Agulhon, avec les résonances qu'elle trouve dans des milieux qui me sont proches, pour vous parler de quelqu'un qui a honoré ses ancêtres, le Gard dont il était originaire, et les métiers ressortissant à l'Instruction publique qui furent successivement les siens. Ce n'est pas sans émotion, non plus, que j'ai parcouru, à l'occasion de ce propos de réception, quelques temps du passé et quelques lieux de la ville de Nîmes. Elle avait su depuis longtemps déjà accueillir les gens de la République des Lettres, lorsque Scipione Maffei la visita, puis la quitta en compagnie de Jean-François Séguier. Ensuite lorsque, revenu et réinstallé, ce savant taciturne ouvrit son hôtel à l'Europe des Lumières, les visiteurs eurent un ferme repère de savoir, y compris Giacomo Casanova, qui le mentionne dans ses *Mémoires*.

Vous accueillez quelqu'un qui par ses origines est d'un Languedoc autre que le vôtre, voisin plus

qu'étranger toutefois, mais différent. J'avais ressenti un certain dépaysement lorsque j'exerçai mon métier au Lycée qui prit alors le nom d'Alphonse-Daudet. « Mais vous êtes Parisien », répondez-vous, « comme celui dont vous venez de faire l'éloge ». C'est peut-être sur ce thème-là qu'il conviendrait pour ce jour, de procéder aux ultimes variations. Suis-je donc Parisien ? Je ne le sais pas. Maurice Agulhon, dont j'ai tenté de présenter l'œuvre impressionnante et l'attachante personnalité, a donné en divers passages de ses livres les pièces disjointes d'une analyse des rapports entre un provincial et la capitale. S'il avait eu à traiter de la question il aurait trouvé sans aucun doute que posée simplement elle ne l'était pas de la manière la plus adéquate, car il importe peut-être de décortiquer les diverses significations que le terme peut revêtir, afin que la diversité des significations ne soit source de confusion. Peut-être faudra-t-il encore des années pour rendre plus clair le sujet et pour apporter une réponse. Lorsque je vous prierai de bien vouloir m'accueillir et que je participerai à vos réunions et lorsque je vous présenterai des exposés dont vous aurez accepté les thèmes, vous aurez sans aucun doute les occasions d'avancer vers une solution. Moi aussi peut-être. Est-il nécessaire pour l'instant d'en trouver une ?

Pour la bienveillance de votre décision, je vous prie d'agréer mes remerciements. Vous l'avez assortie de l'exigence initiatique habituelle. Mais la forme que vous

avez souhaité lui donner, l'éloge de Maurice Agulhon, né à Uzès et professeur au Collège de France, fut pour moi plus que le devoir de mémoire qu'imposait l'entrée dans votre compagnie. De ce choix, aussi, soyez remercié.

* *

*

Achévé d'imprimer en janvier 2015
sur les presses de Mondial Livre
8, rue de Berne - 30000 Nîmes

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

R

148x210

Tiré à part

Michel Christol

V

148x210

Tiré à part

Michel Christol